

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 59 (1921)  
**Heft:** 19  
  
**Rubrik:** Lo vîlhio dèvezâ  
**Autor:** [s.n.]

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE  
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la  
PUBLICITAS  
Société Anonyme Suisse de Publicité  
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1921 pour

**4 fr. 00**

en s'adressant à l'administration  
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

## GUILLAUME-RENÉ DE CHATEAUGIRON

LES Anglais sont les maîtres du monde, a-t-on souvent dit. On a beau les blâmer, ils viennent à bout de tout. Ce qui se passe aujourd'hui le confirme. Leurs alliés, les Français, en savent quelque chose. Tandis que ceux-ci pratiquent la devise : « Plutôt plier que rompre » les insulaires disent exactement le contraire. Ce n'est pas la première fois que la France l'a appris sans plaisir. Lors de la grande révolution, alors que le traité entre la Suisse et la France qui datait de 1777 fut reconnu valable par la Convention, l'ambassadeur anglais, lord Fitzgérald, qui représentait l'Angleterre chez nous, fit un geste comminatoire dirigé contre la France triomphante de la coalition européenne, et en même temps nous mit, nous autres Suisses, dans un cruel embarras : il somma la Confédération de rompre avec la France de Robespierre. Le Vorort trouva une solution ingénieuse : il expédia les émigrés dans le Pays de Vaud, ce qui ne pouvait pas déplaire à ceux-ci; on se montra assez souple pour garder de bonnes relations avec l'Angleterre et la France, jusqu'au moment où, enfin celle-ci parlant haut, exigea le départ de l'ambassadeur Wickham, qui intriguait avec les émigrés.

Les familles nobles du Pays de Vaud donnèrent alors l'hospitalité à des ducs, à des marquis, à d'autres encore. Personne ne fut inquiété pendant de longues années. Mais ce beau temps ne devait pas durer. On approchait de la Révolution vaudoise, et bientôt Mme de Stael, pour ne citer que ce nom illustre, allait être espionnée.

Nous avons découvert aux archives de Berne un document, entre plusieurs autres, qui montre comment les émigrés s'y prenaient pour solliciter l'honneur de venir fixer leurs pénates chez nous, sur les bords du Léman. C'est à l'époque où Berne est encore toute puissante, où les maîtres du jour, associés des descendants des pères des Waldstätten se font appeler « illustres et puissants seigneurs ». Voici cette pièce :

« Guillaume-René Leprestre de Châteaugiron a l'honneur d'exposer à Vos Excellences qu'ayant soumis à l'examen de messeigneurs de la commission des étrangers son passeport de citoyen français visé par le ministre de la république en Suisse et leur ayant en conséquence demandé la permission d'habiter la ville de Lausanne pour s'occuper uniquement de sa santé, messeigneurs de la commission, satisfaits des motifs de sa demande et de la légitimité de ses titres pour l'obtenir ne se sont trouvés arrêtés dans leur bonne volonté que par une note défavorable dont on a noirci le suppliant dans l'esprit de Vos Excellences du conseil secret. Le suppliant convaincu de l'innocence de sa conduite autant que de la justice de Vos Excellences prend la liberté de leur représenter que jamais en aucune circonstance il ne s'est rendu coupable d'aucune violation de l'ordre ni de menées qui aient pu porter atteinte à la

tranquillité du pays, ce sur quoi le suppliant, bien loin de redouter l'examen le plus sévère, le demande avec instance, aussi sûr qu'empressé de faire éclater son innocence aux yeux de Vos Excellences.

» Que si on l'accuse d'avoir transgressé des règlements de police, il observe que c'est dans un temps antérieur à la possibilité où il est maintenant de présenter à Vos Excellences un passeport de citoyen français.

» Que cette qualité de citoyen reconnue par le ministre de la république ne permet plus de le confondre avec les émigrés que l'on cherche à éloigner des frontières et le met dans le cas de réclamer plus particulièrement la bienveillance du gouvernement qui, d'après sa neutralité, veut bien traiter favorablement les personnes munies de passeports mis en règle par le visa de M. Bacher (ambassadeur français à Bâle).

» Que la santé du suppliant extrêmement affaiblie par de violentes douleurs de colique néphrétique et de gravelle pierreuse lui fait désirer le séjour de Lausanne comme le seul où il puisse trouver sa guérison tant à cause de la réputation méritée des médecins de cette ville que par les facilités de s'y procurer les eaux minérales d'Evian, remède approuvé en dernier lieu par M. de Laizer comme extrêmement salutaire dans cette douloureuse maladie.

» A ces causes, le suppliant, confiant en la bonté, générosité et humanité que toutes les fois qu'il a été possible Vos Excellences ont aimé à prendre pour guides, demande comme une grâce qu'elles veuillent bien révoquer la note portée sur son compte, note que la parfaite équité leur fera regarder comme non méritée. D'après cet exposé sincère dont le suppliant est prêt à fournir les preuves, il ne cessera de mériter cette faveur par la plus exacte soumission aux lois et les vœux les plus ardents pour la conservation de Leurs Excellences et la prospérité de l'Etat.»

Cette supplique fut envoyée à Berne par l'entremise du bailli de Lausanne de Buren, le 3 octobre 1797, avec un préavis défavorable, disant en substance que le suppliant avait donné lieu depuis quelques semaines à des soupçons, que sa conduite paraissait tout au moins singulière. Logeant dans une auberge à Ouchy, sous un nom d'emprunt, il surprenait les gens de la maison par ses allées et venues, arrivant à la tombée de la nuit, s'en allant de bon matin.

Nous retenons de ce document que Lausanne était considéré en 1797 comme ayant d'excellents médecins et que l'on allait déjà prendre les eaux à Evian.

L. Mogeon.

*Capacité.* — Un fameux ivrogne planta un beau jour sa femme et fila en Amérique. Cependant il ne voulut pas quitter le continent sans prendre congé d'elle : « Ma femme, lui écrivit-il au moment de s'embarquer, je pars aujourd'hui sur un vaisseau de 500 tonnes pour aller tenter la fortune en Amérique. Aie patience, tu me reverras un homme riche. »

— Cinq cents tonnes ! s'écria la femme après avoir lu cette épître, c'est beaucoup; mais, si la traversée est longue, elles ne lui suffiront pourtant pas.

*Prévoyant.* — M. le curé de R. reprochait à un de ses paroissiens d'avoir arrondi son domaine par des moyens peu délicats.

— Rappelez-vous, Pierre, que le bien mal acquis ne profite jamais.

— *Portant, moncheu l'incouré, che tē bin fémé...*



## TSACON PREIND SON PLIÉSI IO LO TRAOVÈ

QUAND l'est qu'on a bin accoutemâ oquî, on ne pào diéro s'ein passâ.

Pétolon s'étai mariâ avoué la Rosette à Pequabon, que n'ia quie rein d'estra. D'a premi que furent ein ménadzo, l'allâ pào bin; mâ cein ne dourâ pas grand teîmps, que cein arrevé onco pào souveint, mēmo dein lē bounēs maisons. La Rosette étai onna tabousse qu'avâi onna tapetta d'einfai et Pétolon étai on rebriqueu et on risolet que lāi répondâi tot dē travai, que ma fāi cein eîngrindzivē la Rosette, et coumeint l'avâi crouê leînga, cein amenâ dāo grabudzo et dāi dispûtēs pē l'hotō. Cein amusâvē lē vesins dē lē z'ourē dînsē dē tsecagni, kâ totēs lē nēs, à soupâ, lāi avâi onna reprēseintachon.

Onna nē que Pétolon sē trovâvē pē la pînta, ion dē sē z'amis lāi fā :

— Et pî, Pétolon, est-te que la Rosette brâmē adé ?

— Oh ! câise-tē ! l'est adé pî !

— Coumeint diabe lāi pào-tou teni avoué onna fenna qu'est adé à teîmpêtâ ?

— Eh bin, cein m'amusē, et cein fā passâ lo teîmps. Que diablo vāo-tou que n'homme et 'na fenna aussont tant à sē derē quand sont adé d'accoo; y'a dē quiet s'eîmbêtâ à la moo, tandi que tsi no, lo moulin à parolēs va adé. Ma fenna n'est jamē eîmprontâte po eînmourdzi la niēsē; mē, lāi repondo po attusi lo fû et lo teîmps passē coumeint on eînludzo. Se pē malheu la Rosette pēsâi la parola, ne sarē pas quē déveni, et cein m'eîmbêtērâi se le mē laissivē tranquillo.

On dzapet racontâ cein à sa pernetta, que lo redipettâ à la Rosette, que sē peînsâ : « Ah ! l'est dînsē; cein t'amusē quand tē disputo; eh bin, atteînd, vilhio toullourou ! »

Lo leîndēman matin, à déjonnâ, que Pétolon atteîndâi que le recoumeîngâi la niēsē, rein ! la Rosette ne pipâ pas lo mot. A dînâ, mēmo comercē; pas lo pe petit gros mot. A soupâ, la Rosette étai adé mouetta et Pétolon que ne lāi poivē pequa teni, lāi fā :

— Ton café ne vaut rein !

La Rosette, que sē poivē bragâ que n'iaivâi nion po féré dē l'asse bon café, lo laissē derē.

— Tē dio, refâ Pétolon, que ton café ne vaut rein. Cheînt lo javâ.

Min dē reponsa.

— Repond don, vilhio soriērie ! dis mē pî dāi gros mots; baîle-mē on pétâ, se te vāo; mâ reponds !

Rein ! la Rosette sē revaissē on écoualettâ dē café sein mē dévèsâ que 'na lemace.

Dē bio savâi que l'eînradzivē dē ne pas poâi menâ la leîngâ; mâ le tint bon et Pétolon, que ne savâi pereîn quē féré po lāi reinmodâ lo subliet, s'eîn va surtâ lo dzudzo dē pē que lāi dit que n'iaivâi rein dein lo code po dōbedzi onna fenna à menâ lo mor, vu que cein ne s'étai jamē vu.

Adon ruminâ onna malice. Ye preînd sē z'hail-lons dē la demeîndze, fourré dē la paille per dedein,

po fèrè onna gueliouma; lè rebotené; ajusté dâi solâ  
âo bet dâi canons et dâi metanés âo bet dâi mand-  
zès; met onna tiudra dein lo collet de veste et lâi  
affubliè on bounet de nè que l'einfonèc bin adrà, po  
soi-disant catsi la frimousse; attatsè onna cordetta  
âo cou de cllia bedouma, la va peindrè à n'ôn tralet  
dâo pailo iô la Rosette cutsivè et sè catsè dézo lo  
lhi.

C'était dévâi lo né. La fenna étâi saillâite po fèrè  
dâi coumechons. Quand le revint à l'hotô, que l'ein-  
trè dein lo pâilo et que le vâi cllia carcasse gangue-  
liâ âo pliafond, le s'arrètè franc. Lo sang lâi brassâ  
en momeint, mâ l'eut vito pliorâ et la parola lâi re-  
vegne.

— Eh vouâite-vâi mon fou, mon tabornio! se le  
fe. T'es ma fâi on galé lulu. Eh bin, ma fâi, tant mi!  
Te ne poivè pas mi fini. Y'a prâo grandteimps que  
te m'eimbètè et que te m'ê fâ souffri, vilhio scélérat!  
Mê vouâique débarachâ et...

— Pas onco, Rosette, pas onco! lâi fâ Pétolon ein  
saillèssènt sa tètâ dè dézo lo lhi et ein lâi copeint  
lo subliet. Ah! te m'ein dis quie dâi galèsès; mâ dis-  
mè vâi: te n'ès pas mouetta? tant mi. Ah! te vou-  
drâi que sèyo moo! Eh bin ne su pas pressâ d'allâ  
dein lo pàys dâi derbons et mè vè mè soigni âo tot  
fin. rein què po te fèrè eindiaibliâ, où-tou? et cein, lo  
pe grand teimps possiblo, quand bin te ne repipâ-  
râi pas on mot!

— Eh bin, se l'est dinsè, repond la fenna que bis-  
quavè que 'na sorcière, ne sarein dou et te porriâ  
bin ne pas ètrè à noce. Et pisque te vâo qu'ôn rein-  
modâi la nièse, va que sâi de!...

L'ont bintout à tsacon septante ans; ne sè pâo-  
vont pas passâ l'ôn dè l'autro; mâ sè tsecagnont adé.

Tsacon preind son pliési iô lo trâovè!

*Mort et ressuscité.* — On avait fait courir le bruit  
de la mort de M. Eugène X. La chose ne s'étant pas  
vérifiée, un de ses amis écrivit au cousin du prétendu  
défunt: « Votre cousin Eugène n'est pas mort, ainsi  
que je vous l'avais annoncé par erreur. Cette bonne  
nouvelle m'a été donnée par sa veuve elle-même. »



Le Journal d'Yverdon a publié l'an dernier la jo-  
lie description que voici des Gorges de l'Orbe:

#### AUX GORGES DE L'ORBE

Sur un sentier étroit, pas très loin d'ici, une ving-  
taine de touristes, armés de chaussures blindées, mu-  
nis d'une corde, mais dont l'aspect n'a rien d'exoti-  
que, contemplent avec une admiration étonnée une  
cascade dont les eaux violentes se précipitent d'une  
haute paroi de rochers.

— Merveilleux! dit l'un.

— Splendide! ajoute un autre.

— Mais, c'est une révélation, s'exclame un tri-  
sième, résumant l'impression générale.

C'est, en effet, une révélation. Il y avait là deux  
douzaines d'Yverdonnois, connaissant chacun la con-  
trée mieux que sa poche: et à 15 kilomètres de leur  
ville, ils marchaient depuis une grande heure déjà  
dans un paysage à eux aussi inconnu que les pla-  
teaux du Tibet. Et pourtant cette gorge vierge n'est  
autre que celle de notre bonne vieille Thièle paisi-  
ble. Mais là-haut, elle est méconnaissable. Là-haut  
elle s'appelle encore l'Orbe, de son nom de jeune  
fille; elle se livre à toutes ses fantaisies de jeunesse  
douce et gracieuse par moments, puis turbulente ou  
perdue ensuite, séduisante et jolie toujours.

Le but de notre course était de remonter le cours  
de la rivière, d'Orbe aux Clées. Expédition fertile  
en surprises pittoresques, au milieu d'une nature  
sauvage. Car, chose à noter, les ingénieurs n'ont rien  
enlevé de leur charme à ces gorges, auxquelles ils  
n'ont pas touché; bien mieux, ils les ont même  
embellies d'une cascade dont il est impossible de  
suspecter l'origine artificielle.

On aborde les gorges un peu en amont de l'usine  
de Rontchevaud par un couloir rapide que continue

un sentier escarpé longeant la falaise. Dès lors, c'est  
une marche animée et pleine de péripéties, une gym-  
nastique dépourvue de poses plastiques et de gestes  
arrondis: on grimpe sur de gros blocs, d'où l'on  
saute sur de plus gros encore; on traverse et re-  
traverse la rivière, on s'élève le long des parois à  
des arbres providentiels, pour redescendre à l'aide  
de la corde un peu plus loin. C'est toujours un spec-  
tacle amusant, de voir son semblable s'agiter et se  
démener le long d'une corde, et qui contredit élo-  
quemment l'insinuation méprisante que, descendus  
jadis du singe, nous y remonterions maintenant. Et  
tout du long, à chaque instant, le paysage change.  
Ce sont tantôt de hautes parois blanches profilant  
sur le ciel leurs découpures aux formes hardies et  
tourmentées; tantôt des berges couvertes d'une vé-  
gétation fraîche et touffue; s'étirant et s'élargissant  
tour à tour dans son lit de roches, de « marnites »  
reliées par d'étroites rigoles. Quelques-unes de ces  
marnites sont parmi les plus belles qu'on puisse voir,  
soit par leurs dimensions, soit par l'élégance et le  
fini de leurs contours. Il en est de vastes et profon-  
des, où l'eau garde une limpidité et une transpa-  
rence de cristal, et d'autres plus petites, où elle tour-  
billonne à grand fracas. Ainsi l'on avance, pendant  
2 à 3 heures, sans que l'intérêt faiblisse un seul ins-  
tant, et l'on parvient au Creux de la Louche, sorte  
de cirque entouré de hautes parois abruptes, au fond  
duquel la rivière a creusé un chenal resserré, s'é-  
vasant à ses deux extrémités en de spacieux bas-  
sins.

On dine; on chante; on se laisse vivre béatement.  
Et puis, on se remet en route, si j'ose m'exprimer  
ainsi. La marche est plus aisée dans cette deuxième  
partie; à part quelques blocs gigantesques à franchir,  
le reste du trajet se fait très simplement dans le lit  
plus large et moins profond de la rivière, quand ce  
n'est pas dans la rivière elle-même.

Peu à peu les falaises s'abaissent, le paysage s'a-  
doucit, et nous débouchons des gorges, à quelques  
minutes des Clées. Une pinte est là, où l'on s'en-  
gouffre pour apaiser une soif exacerbée par la vue  
et le contact prolongés de tant d'eau; ceux que n'é-  
fraie pas l'escalade de 113 marches s'en vont visiter  
le château depuis les fondations jusques et y com-  
pris les chambres des bonnes. Et l'on s'en retourne  
vers la plaine par un chemin ombragé, très agréa-  
ble, au-dessus des gorges. On passe au lac, puis à la  
grotte de Rontchevaud et l'on arrive à Orbe.

*Distinguons.* — M. S. voyant un matin son domes-  
tique dans un état d'ivresse très prononcé, lui dit:

— Quoi! déjà ivre de si bon matin!

— Pardon, monsieur, c'est d'hier soir.

*Héritier malgré lui.* — Un neveu avait offensé son  
oncle. Celui-ci lui dit dans un moment de colère:

— Te n'arè pâ me n'irètdzo.

— N'in eu ran de vouthro n'irètdzo.

— E bin, te l'arè.

— Ne le vu pâ.

— Te l'arè.

— Ne le vu pâ.

Et enfin le neveu fut forcé d'être héritier.

#### C'EST DE LA LITTÉRATURE

##### Nouvelle.

**R**EN n'étonnait autant Céphise Badoud que  
le volumineux courrier reçu chaque jour  
par sa maîtresse, Mme Desponds-Lavanchy,  
veuve du professeur Desponds et présidente de  
quelques œuvres de secours fondées à Lausanne de-  
puis le début de la guerre. Or, les derniers jours de  
décembre, la correspondance de Mme Desponds s'é-  
tait accrue de toutes les lettres traditionnelles de  
vœux et de souhaits que reçoit une femme du mon-  
de, même habitant une modeste ville vaudoise.

Céphise, arrivée d'Albeuve, en automne et qui, de  
sa vie entière — dix-sept à dix-huit ans — n'avait  
pas écrit cinq lettres et n'en avait guère reçu plus de  
quatre, demeurait bouche bée à la vue du paquet de  
missives et d'imprimés que le facteur lui laissait  
dans les mains.

— Y en a-t-il! Y en a-t-il! s'exclamait-elle deux  
minutes plus tard en déposant le tout sur la table à  
écrire de madame. Y en a-t-il! Y en a-t-il!

— Je t'ai déjà dit, Céphise, qu'il ne faut faire au-

cune observation quand tu as quelque chose à me  
remettre, déclarait Mme Desponds en triant ce cour-  
rier. Tiens, voici justement une lettre pour toi...

— Pour moi? répéta Céphise absolument ahurie.

— Oui ma fille. « A Mademoiselle Céphise Badoud,  
chez Madame Desponds-Lavanchy, avenue de Rumi-  
ne, Lausanne, Canton de Vaud, Suisse. » Au moins,  
elle ne risquait pas de s'égarer en route... Allons,  
prends, elle vient de chez toi, d'Albeuve.

Hésitante, Céphise prit la lettre qu'elle considérait  
avec un étonnement mêlé d'inquiétude et s'en fut à  
sa cuisine pour l'ouvrir. Ah! c'était une bien belle  
page. Dans un brillant cadre de roses très rouges,  
aux feuilles très vertes, s'alignait le texte écrit  
d'une main encore inexpérimentée, sans doute, mais  
qui, en cette occasion, s'était efforcée à donner son  
plus bel effort. L'ensemble était, d'ailleurs, agréable  
à l'œil, et Céphise, avant que de lire, le considéra  
un instant d'un air de respectueuse admiration.

Soudain, elle fronça le sourcil et, toute pleurante,  
courut vers le cabinet de Mme Desponds en geignant  
de tout son pauvre cœur.

— Oh! madame! madame! Est-il Dieu possible!  
Oh! Oh! Oh!

— Qu'est-ce donc?

— Notre pauvre maman qui est morte.

— Mais, non...

— Mais si... Oh! Oh! Vous n'avez qu'à lire.

En toute autre circonstance, Mme Desponds, très à  
cheval sur l'étiquette, eût rappelé à Céphise qu'une  
servante parle à la troisième personne lorsqu'elle  
s'adresse à ses maîtres, mais le bouleversement de  
la brave fille était tel que Mme Desponds ne pensa  
pas à réprimander.

— Voyons, montre-moi ça...

Elle prit la lettre et lut:

*Ma chère sœur,*

*Ma lettre va remplir d'une amère douleur ton cœur  
sensible. La mort t'eut de nous ravir celle qui nous  
prodiguait ses soins et son amour. Notre tendre et  
vénérée mère a expiré ce matin et sa dernière pa-  
role a été pour bénir ses enfants et les recommander  
à Dieu. Sois forte contre la douleur. L'infortunée  
aura lieu après-demain et nous espérons que rien ne  
t'empêchera d'y venir pleurer avec nous.*

*Je suis avec une profonde tristesse*

*Ton frère pour la vie*

Marcelin BADOUD.

Mme Desponds relut cette lettre.

— Quel âge a ton frère?

— Treize ans, madame.

— Hum! Treize ans! Il est joliment avancé pour  
son âge...

— Oh! oui!

« Sans doute le régent lui a-t-il dicté », pensa Mme  
Desponds, mais elle n'en dit rien. Après tout, le style  
ne faisait rien à l'affaire. L'événement n'en demeu-  
rait pas moins. Et il fallait aviser à envoyer chez  
elle la pauvre Céphise, dont le désespoir était grand.  
Le matin même, elle prenait le train pour Montreux  
et, de Montreux, la voie d'Oberland et les chemins  
de Gruyère. Mme Desponds lui avait donné une robe  
noire et acheté un chapeau garni de crêpe, ainsi elle  
arriverait déjà vêtue de deuil dans son village. C'é-  
tait correct, et Mme Desponds aimait à être et à pa-  
raître correcte.

Le trajet en chemin de fer s'effectua, d'ailleurs,  
sans encombre. Certes, la pauvre fille avait le cœur  
bien gros et les larmes à fleur des paupières, mais,  
à cet âge, le mouvement, la vie ambiante, les pay-  
sages qui se succèdent, l'oiseau qui vole, la vache  
au pâturage, tout cela endort la douleur. Et puis,  
Céphise était un peu flattée de l'attention éveillée  
par ses vêtements noirs et ses yeux rougis. Les voi-  
sins se montraient prévenants. Une femme qui re-  
tournait à Montbovon la reconnut. Elle avait un frère  
à Albeuve et y séjournait chaque été pendant les  
foins. Or, la mère de Céphise habitait hors du villa-  
ge, une maison isolée non loin des prés où cette  
femme venait faner. De là, des relations de voisi-  
nage, un brin de causette et, même, parfois, un coup  
de main.

— Mais, je ne me trompe pas; vous êtes bien Cé-  
phise Badoud, de rièr-Albeuve, à côté du pré Tor-  
nare?

— Oui, bien sûr...